

SESSION 2026



**CAPLP**  
**CONCOURS EXTERNE ET CAFEP**  
**(BAC + 3)**

**Section : LETTRES – HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE**

**ÉPREUVE D'ADMISSIBILITÉ 1**

A partir d'un corpus constitué de plusieurs textes littéraires, qui peuvent appartenir à une même oeuvre, et susceptibles d'être étudiés dans les classes de baccalauréat professionnel, de CAP ou de BTS, l'épreuve consiste: – à proposer une présentation d'ensemble des textes du corpus, permettant au candidat d'expliquer leurs enjeux, et d'envisager leurs points communs et leurs différences; – à traiter une question de langue se rapportant à l'un ou à plusieurs passages des textes du corpus; – à se livrer à une analyse littéraire de l'un des textes, désigné par le sujet. La forme de l'analyse est laissée au choix du candidat. L'épreuve vise à la vérification des connaissances disciplinaires du candidat. Elle permet d'apprécier également la qualité de l'expression écrite.

Durée : 5 heures

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.*

*Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez la signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.**

**Tournez la page S.V.P.**

A

## INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPLP de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
LFE	0210J	101	4061

► **Concours externe du CAFEP/CAPLP de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
LFF	0210J	101	4061



### Corpus

**Texte 1** : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, partie I, chapitre 1, 1857

**Texte 2** : Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose*, XIX, 1869

**Texte 3** : Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, première partie, 1958

**Texte 4** : Laurent Mauvignier, *La Maison vide*, I, 5, 2025

1. Vous proposerez une présentation d'ensemble du corpus, permettant de mettre en valeur sa cohérence et ses différents enjeux (8 points).
2. Dans le texte 4, extrait de *La Maison vide* de Laurent Mauvignier, vous étudierez les propositions subordonnées relatives dans le premier paragraphe, des lignes 1 à 18 (de « *L'excellence sur laquelle* » à « *signes distinctifs.* ») (4 points).
3. Vous proposerez une analyse littéraire du texte 3, extrait de *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir (8 points).

### **Texte 1 : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, partie I, chapitre 1, 1857**

*Ce passage se situe à l'incipit du roman. Le lecteur y découvre le jeune Charles Bovary.*

Nous étions à l'étude, quand le Proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva, comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :

- Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera *dans les grands*, où l'appelle son âge.

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs.

Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille, en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le *genre*.

25 Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manœuvre ou qu'il n'eût osé s'y  
soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux  
genoux. C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments  
30 d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle  
commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient, séparés par une bande  
rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venait ensuite une façon de sac  
qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache  
compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de  
35 fils d'or en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.  
- Levez-vous, dit le professeur.  
Il se leva : sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

## Texte 2 : Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose, XIX, 1869*

### LE JOUJOU DU PAUVRE

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements  
qui ne soient pas coupables !

Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes  
routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, — telles que le  
5 polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et  
son cheval dont la queue est un sifflet, — et le long des cabarets, au pied des arbres,  
faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous  
verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre ; ils  
douteront de leur bonheur. Puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils  
10 s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous  
leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait  
la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais,  
habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

15 Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces  
enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la  
médiocrité ou de la pauvreté.

À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître,  
verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais  
20 l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait  
un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots parias dont un œil impartial  
découvrirait la beauté, si, comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous  
un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

25 À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et  
le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci  
examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit  
souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les  
parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

30 Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents  
d'une *égale* blancheur.

### Texte 3 : Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, première partie, 1958

Dans ce passage de son œuvre autobiographique, l'auteure évoque sa toute petite enfance, dans une famille bourgeoise.

5 Je tenais pour une chance insigne que le ciel m'eût dévolu précisément ces parents, cette sœur, cette vie. Sans aucun doute, j'avais bien des raisons de me féliciter de mon sort. En outre, j'étais dotée de ce qu'on appelle un heureux caractère ; j'ai toujours trouvé la réalité plus nourrissante que les mirages ; or les choses qui existaient pour moi avec le plus d'évidence, c'étaient celles que je possédais : la valeur que je leur accordais me défendait contre les déceptions, les nostalgies, les regrets ; mes attachements l'emportaient de loin sur mes convoitises. Blondine<sup>1</sup> était vieillot, défraîchie, mal habillée ; je ne l'aurais pas cédée contre la plus somptueuse des poupées qui trônaient dans les vitrines : l'amour que je lui portais la rendait unique, irremplaçable.

10 Je n'aurais échangé contre aucun paradis le parc de Meyrignac, contre aucun palais notre appartement. L'idée que Louise, ma sœur, mes parents pussent être différents de ce qu'ils étaient ne m'effleurait pas. Moi-même, je ne m'imaginais pas avec un autre visage, ni dans une autre peau : je me plaisais dans la mienne.

15 Il n'y a pas loin du contentement à la suffisance. Satisfaite de la place que j'occupais dans le monde, je la pensais privilégiée. Mes parents étaient des êtres d'exception, et je considérais notre foyer comme exemplaire. Papa aimait se moquer, et maman critiquer ; peu de gens trouvaient grâce devant eux, alors que je n'entendais jamais personne les dénigrer : leur manière de vivre représentait donc la norme absolue. Leur supériorité rejaillissait sur moi. Au Luxembourg, on nous défendait de jouer avec

20 des petites filles inconnues : c'était évidemment parce que nous étions faites d'une étoffe plus raffinée. Nous n'avions pas le droit de boire, comme le vulgaire, dans les gobelets de métal enchaînés aux fontaines ; bonne-maman m'avait fait cadeau d'une coquille nacrée, d'un modèle exclusif, comme nos capotes bleu horizon. Je me rappelle un Mardi gras où nos sacs étaient pleins, au lieu de confetti, de pétales de roses. Ma mère se fournissait chez certains pâtisseries ; les éclairs du boulanger me semblaient aussi peu comestibles que s'ils avaient été en plâtre : la délicatesse de nos estomacs nous distinguait du commun. Alors que la plupart des enfants de mon entourage recevaient *La Semaine de Suzette*, j'étais abonnée à *L'Étoile noëliste*, que maman jugeait d'un niveau moral plus élevé. Je ne faisais pas mes études au lycée mais dans un institut privé qui

25 manifestait, par quantité de détails, son originalité ; les classes, par exemple, étaient curieusement numérotées : zéro, première, seconde, troisième-première, troisième-seconde, quatrième-première, etc. Je suivais le catéchisme dans la chapelle du cours, sans me mélanger au troupeau des enfants de la paroisse. J'appartenais à une élite.

---

<sup>1</sup> Blondine est la poupée de la narratrice.

#### Texte n°4 : Laurent Mauvignier, *La Maison vide*, I, 5, 2025

Marie-Ernestine est la fille de petits propriétaires terriens de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ses parents l'envoient étudier dans un pensionnat pour jeunes filles de bonnes familles tenu par des religieuses, au sein d'un couvent.

5 L'excellence sur laquelle Marie-Ernestine avait modelé ses faits et gestes, suscitant l'admiration de ses maîtresses et de la Maîtresse générale, avait produit son effet au-delà de ses espérances, et Marie-Ernestine en avait très vite mesuré une conséquence qu'elle n'avait pas prévue, mais dont la réalité s'était imposée : elle avait  
10 été prise en grippe par l'ensemble de ces jeunes filles qui avaient moyennement apprécié qu'une pécore fasse mieux qu'elles, soit mieux vue et plus apte en tous les domaines. Toutes étaient des jeunes filles *très bien* qui n'avaient pas à être acceptées par Dieu, parce que Dieu et toute la Sainte Famille avaient leur rond de serviette à la maison – maison qui n'en était d'ailleurs pas une, puisqu'il s'agissait plutôt d'hôtels  
15 particuliers ou de manoirs au bord du fleuve, rien à voir avec le monde de Marie-Ernestine, qui avait appris à ne jamais parler de chez elle ni de ses parents – à part de son frère Paul, grâce à qui elle pouvait feindre d'avoir des relations directes avec le bon Dieu<sup>2</sup>, simulant – certaines auraient dit *singeant* – une sorte de proximité parmi les fillettes pour se sentir unie à elles par un jeu d'habitudes auxquelles on ne fait même  
plus attention tant elles font partie de nous, les dédaignant pour mieux montrer combien on appartient à la même tribu – une classe sociale se regardant s'épanouir à travers ses membres, rejetant comme une prothèse impossible les prétendants qui auraient montré trop d'ardeur à s'agrèger à l'ensemble sans en posséder les signes distinctifs.

20 Marie-Ernestine le savait, elle se le formulait chaque jour, car au contact des demoiselles son esprit s'était aiguisé. Elle avait su reconnaître les signes de condescendance qui pesaient sur elle à cause de ces intonations dans la voix qui la trahissaient, sa façon un peu lourde de s'asseoir, son manque de distinction dans l'ineffable de gestes et de mouvements qu'elle ne maîtrisait pas – pas encore. Pourtant, grâce à son frère Paul, il lui semblait que sa famille était comme celles de toutes les  
25 autres – même si elle avait deviné que quelque chose était différent parce que, pour avoir rencontré les parents de l'une ou de l'autre une fois ou deux à l'entrée du couvent, elle avait ressenti cet étrange déplacement qui faisait vaciller son monde ; c'était un fait, ses parents semblaient plus bruts, plus épais, plus frustes que tous ceux qu'elle avait pu observer, et tout cela transparaisait dans son vocabulaire, quand parfois elle laissait  
30 échapper des mots impardonnables dans son ignorance des codes de la vie policée et des bonnes manières. Elle le ressentait comme une meurtrissure si profonde qu'elle devait se mordre la joue ou la langue pour réprimer sa haine contre l'éducation qu'elle avait reçue de ses parents, contre leur paysannerie et, bientôt, contre eux tout court.

---

<sup>2</sup> Paul est prêtre.